

# 1

## *Musalangu, Zambie – Douze ans plus tôt*

Le soleil couchant embrasait la brousse africaine à la façon d'un feu de forêt, dardant des traits d'or sur les tentes du camp de base. Dominant les eaux de la Makwele, les collines dessinaient à l'est une rangée de dents vertes dont les silhouettes acérées se découpaient dans le ciel.

Mangées de poussière, les tentes de toile avaient été érigées en cercle autour d'un espace dénudé. Au centre se dressait un bosquet de vénérables msasas dont les branches émeraude offraient au camp une fraîcheur bienvenue. Un filet de fumée se frayait un chemin tortueux à travers la frondaison, porteur d'une odeur alléchante de kudu rôti au bois de mopane.

À l'ombre du plus gros des msasas, un homme et une femme sirotaient tranquillement un bourbon glacé, assis de part et d'autre d'une table pliante. Tous deux étaient vêtus de kaki, pantalons longs et manches longues, afin de se prémunir contre les mouches tsé-tsé attirées par la fraîcheur du soir. L'un comme l'autre approchaient de la trentaine. L'homme, particulièrement élancé et d'une pâleur inhabituelle, semblait imperméable à la chaleur ambiante, contrairement à la femme qui s'éventait paresseusement à l'aide d'une feuille de bananier en faisant voler les mèches de son opulente chevelure acajou, négligemment nouée à l'aide d'une simple ficelle. Le teint hâlé, elle donnait l'impression

de s'abandonner à la saveur de l'instant. Le murmure de leur conversation, régulièrement ponctué par son rire cristallin, se fondait dans la rumeur de la brousse : le cri des singes verts, le chant des francolins, l'appel des amarantes, auxquels se mêlaient les bruits de casseroles provenant de la tente d'intendance. Au loin montait épisodiquement de la savane le rugissement d'un lion.

La femme assise en face d'Aloysius X. L. Pendergast n'était autre que sa compagne, Hélène, épousée deux ans plus tôt. Le couple achevait un safari dans la réserve naturelle de Musalangu où il avait été autorisé à chasser l'antilope dans le cadre d'un programme de régulation mis en place par les autorités zambiennes.

— Un autre verre, chère amie ? demanda Pendergast en soulevant la cruche à cocktail posée sur la table.

— Encore ? répondit-elle en riant. Aloysius, j'ose espérer que vos intentions sont honorables.

— Loin de moi toute pensée impure. J'avais imaginé que nous pourrions passer la nuit à discuter des vertus de l'impératif catégorique de Kant.

— Ma mère m'avait pourtant prévenue. On croit épouser un homme pour ses dons de chasseur, on finit par s'apercevoir qu'il n'a guère plus de cervelle qu'un ocelot.

Pendergast émit un léger ricanement et trempa les lèvres dans son verre avant de poser les yeux sur le liquide qu'il contenait.

— Cette menthe africaine est assez agressive.

— Mon pauvre Aloysius, je vois que vos *mint juleps*<sup>1</sup> vous manquent. Acceptez le poste que Mike Decker vous offre au FBI et vous aurez tout le loisir de boire.

Il avala une nouvelle gorgée en accordant à sa femme un regard pensif. La facilité avec laquelle elle avait pris le soleil d'Afrique ne laissait de le surprendre.

— À vrai dire, j'ai pris la décision de refuser.

---

1. Ce cocktail traditionnel sudiste, parfumé à l'aide de feuilles de menthe, est un mélange de bourbon, de sucre, d'eau et de glace pilée. (*N.d.T.*)

— Pour quelle raison?

— Je ne suis pas certain d'avoir le cœur à rester à La Nouvelle-Orléans avec les problèmes familiaux et autres souvenirs amers qui s'y rattachent. Et puis je crois avoir eu mon content d'événements violents. Vous ne croyez pas?

— Comment pourrais-je en juger? Vous me parlez si rarement de vous.

— Je ne suis pas taillé pour travailler au FBI, je ne me ferais jamais à son fonctionnement. Sans compter que vous êtes constamment par monts et par vaux avec Médecins Voyageurs. À condition de rester à portée d'un aéroport, nous sommes libres de vivre où bon nous semble. *Loin de se briser, nos âmes étalent leur harmonie, telle la feuille d'or sous les coups de l'orfèvre.*

— Nous ne sommes pas venus en Afrique pour que vous me citiez John Donne. Kipling, à la rigueur.

— *La moindre femme sait tout sur tout*, récita-t-il aussitôt.

— À la réflexion, je me passerai également de Kipling. Comment avez-vous occupé votre adolescence? Vous appreniez le dictionnaire des citations par cœur?

— Entre autres.

Pendergast releva la tête en voyant se découper une silhouette sur le soleil couchant. Un grand Nyimba vêtu d'un short et d'un T-shirt sale, un fusil antédiluvien sur l'épaule, approchait en prenant appui sur une canne fourchue. Il marqua un temps d'arrêt à l'orée du camp et salua à la cantonade en bemba, la langue des autochtones, aussitôt accueilli par des cris de bienvenue depuis la tente d'intendance. Quelques instants plus tard, il rejoignait la table des Pendergast.

Le mari et la femme se levèrent.

— *Umú-ntú ú-mó umú-sumá á-áfiká*, l'accueillit Pendergast en prenant sa main chaude et poussiéreuse, à la mode zambienne.

En guise de réponse, l'homme tendit sa canne sur la fourche de laquelle était accrochée une note.

— Pour moi? s'étonna Pendergast, en anglais cette fois.

— De la part du chef de district.

Pendergast adressa un coup d'œil furtif à sa femme et déplia le billet.

*Mon cher Pendergast,*

*J'aurais souhaité avoir une discussion par radio avec vous dans les meilleurs délais. Je me trouve confronté à une vilaine affaire au camp de Nsefu. Une très vilaine affaire.*

*Alistair Woking*

*Chef de district*

*Sud Luangwa*

*PS: Cher ami, vous n'êtes pas sans savoir que la réglementation vous oblige à rester joignable par radio à tout moment. Il est assez désagréable de devoir vous envoyer un messenger de la sorte.*

— Cette histoire ne me plaît guère, commenta Hélène Pendergast après avoir lu le contenu du message par-dessus l'épaule de son mari. De quelle « vilaine affaire » peut-il bien s'agir, à votre avis?

— Un amateur de safaris-photos qui aura mal réagi aux avances d'un rhinocéros.

— Ce n'est pas drôle, répliqua Hélène, pourtant incapable de garder son sérieux.

— Nous sommes en pleine saison des amours, insista Pendergast en glissant la note, après l'avoir pliée, dans la poche de sa chemise. J'ai bien peur que ce drame sonne le glas de notre équipée.

Il se dirigea vers l'une des tentes, souleva le couvercle d'un coffre et entreprit de visser ensemble les éléments d'une antenne qu'il accrocha ensuite à la branche supérieure d'un msasa. Une fois redescendu de son perchoir, il brancha le fil de l'antenne dans une radio, posa celle-ci sur

la table, l'alluma, régla la fréquence et envoya un signal. La voix agacée du chef de district lui répondit quelques instants plus tard dans un déluge de crachotements.

— Pendergast? Nom d'un chien, où êtes-vous donc?

— Dans un camp sur les bords de la Makwele.

— Sacrebleu, j'espérais que vous seriez plus près de la Banta Road. Pourquoi diable votre radio n'est-elle pas branchée? J'essaie de vous joindre depuis des heures!

— Puis-je vous demander de quoi il s'agit?

— Un incident au camp de Nsefu. Un touriste allemand tué par un lion.

— Quel idiot a pu laisser se produire un drame pareil?

— Ce n'est pas ce que vous croyez. L'animal a pénétré dans le camp en plein jour et il a sauté sur le malheureux au moment où celui-ci rentrait dans sa hutte après le repas. Le lion l'a aussitôt entraîné dans la savane.

— Et ensuite?

— Ensuite!!! Vous voulez peut-être que je vous fasse un dessin? La femme de l'Allemand a piqué une crise, le camp était sens dessus dessous et il a fallu appeler un hélico à la rescousse pour évacuer les touristes du groupe. Le personnel du camp est sous le choc. Ce type était un photographe connu, vous pouvez imaginer le ramdam que ça va provoquer.

— A-t-on pu suivre le lion à la trace?

— Ce ne sont pas les fusils et les pisteurs qui manquent, mais personne n'a osé se lancer sur les traces d'un animal pareil. Entre ceux qui manquent d'expérience et ceux qui n'ont pas de couilles, nous n'avons personne. C'est bien pour ça que je fais appel à vous, Pendergast. J'ai besoin de vous pour traquer ce salopard et... euh, récupérer ce qu'il reste de ce pauvre Allemand avant que le lion l'ait bouffé.

— Vous voulez dire que le corps n'a pas été récupéré?

— Personne n'a tenté de poursuivre un monstre pareil. Vous connaissez le camp de Nsefu, la brousse est particulièrement dense dans le coin, pour compliquer la tâche des braconniers d'éléphants. Il me faut un chasseur

expérimenté et je vous rappelle que votre permis de chasse professionnel vous oblige à chasser le mangeur d'hommes en cas de besoin.

— Je vois.

— Où se trouve votre Land Rover?

— Aux Fala Pans.

— Grouillez-vous de le récupérer. Inutile de démonter le camp, prenez vos fusils et rejoignez-moi illico presto.

— Nous aurons besoin d'au moins une journée. Vous n'avez personne d'autre plus près?

— Personne, je vous dis. En qui je puisse avoir confiance, en tout cas.

Pendergast se tourna vers sa femme. Elle lui répondit par un clin d'œil et un sourire en imitant la forme d'un pistolet de sa main bronzée.

— Fort bien. Nous nous mettons en route sur-le-champ.

— Ah! Un dernier détail.

Le chef de district sembla hésiter, au milieu des crachotements du haut-parleur.

— Eh bien?

— Ça n'a peut-être aucune importance. La femme de la victime se trouvait là au moment de l'attaque et elle prétend...

Nouvelle hésitation.

— Oui?

— Elle prétend que le lion était bizarre.

— Bizarre? De quelle façon?

— Il avait une crinière rouge.

— Une crinière fauve, vous voulez dire? Le phénomène n'est pas aussi rare qu'on le croit.

— Non, la crinière du lion était vraiment rouge. Rouge sang.

Un long silence ponctua la réponse du chef de district.

— Il ne peut pas s'agir du même, reprit-il enfin. Ça se passait il y a quarante ans, au nord du Botswana. Je n'ai jamais entendu dire qu'un lion puisse vivre plus de vingt-cinq ans. Et vous?

Sans prendre la peine de répondre, Pendergast éteignit la radio, son regard argenté brillant d'un éclat fiévreux à la lueur du crépuscule.

## 2

### *Camp de Nsefu, près de la rivière Luangwa*

Le Land Rover avançait en cahotant sur la Banta Road, une piste particulièrement remuante dans un pays qui ne manquait pas de routes en tôle ondulée, et Pendergast multipliait les coups de volant à droite et à gauche, avec l'espoir d'éviter les nids-de-poule géants. Le couple roulait toutes vitres ouvertes, le climatiseur ayant rendu l'âme dans une vie antérieure, et une épaisse couche de poussière recouvrait les banquettes.

Les Pendergast avaient quitté le camp de Makwele peu avant l'aube, parcourant à pied la vingtaine de kilomètres de brousse qui les séparaient de leur destination, emportant avec eux leurs fusils, de l'eau, du pain indien et un salami sec. À midi, ils retrouvaient leur voiture toute cabossée et cela faisait déjà plusieurs heures qu'ils remontaient la piste en traversant épisodiquement des villages misérables aux huttes rondes recouvertes de toits de chaume en pointe. Au-dessus de leur tête, le ciel étalait son immensité d'un bleu immaculé, presque laiteux.

Pour la énième fois, Hélène Pendergast tenta de serrer son foulard autour de sa tête dans le vain espoir d'échapper à la poussière qui collait à sa peau moite.

— C'est étrange, remarqua-t-elle tandis qu'ils traversaient au ralenti les ruelles d'un hameau en évitant tant bien que mal troupeaux, poules et enfants. Je veux dire, qu'ils

n'aient pas trouvé quelqu'un plus près pour s'occuper de ce lion. En plus, ce n'est pas comme si vous étiez un as de la gâchette, ajouta-t-elle avec un sourire frondeur.

— Je sais pouvoir compter sur vous, rétorqua Pendergast du tac au tac.

— Vous savez très bien que je n'éprouve aucun plaisir à tuer les animaux que je ne mange pas.

— Qu'en est-il des animaux qui vous mangent?

— Je devrais pouvoir faire une exception.

Elle rajusta le pare-soleil et tourna vers son mari deux yeux bleus constellés de points violets.

— Parlez-moi de ce lion à crinière rouge?

— De simples balivernes. Une vieille légende locale.

— Je suis impatiente de l'entendre! s'exclama-t-elle, le regard brillant de curiosité.

— Si l'histoire est véridique, elle est vieille de quarante ans. À l'époque, la vallée méridionale de la Luangwa subissait une vague de sécheresse, le gibier commençait à manquer. Une troupe de lions des environs voyait ses membres mourir de faim les uns après les autres, et il ne resta bientôt plus qu'un seul animal: une lionne enceinte. On raconte qu'elle aurait survécu en déterrants les cadavres d'un cimetière nyimba afin de les dévorer.

— Quelle horreur! s'écria Hélène avec un frisson de plaisir.

— Les autochtones ont alors prétendu qu'elle avait donné naissance à un lionceau à la crinière flamboyante.

— Que s'est-il passé ensuite?

— Les villageois, furieux que les sépultures des leurs aient été profanées, ont pourchassé la lionne qu'ils ont tuée et dépecée avant de clouer sa peau sur la place du village. Ce soir-là, ils ont célébré leur victoire par des danses et ils cuvaient encore la bière de maïs ingurgitée pendant la fête lorsqu'un lion à crinière rouge s'est introduit entre les huttes à l'aube. Il a tué trois hommes endormis et s'est enfui en emportant un jeune garçon dont on a retrouvé les ossements quelques jours plus tard, à plusieurs kilomètres de là.

— Seigneur!

— Au fil des années, ce lion rouge – ou plutôt le *Dabu Gor*, ainsi qu’il était surnommé en bemba – a multiplié les victimes parmi les populations locales. On dit qu’il était aussi intelligent qu’un humain et changeait fréquemment de territoire afin d’échapper à ses poursuivants. Les Nyimbas affirment que le Lion Rouge se nourrit exclusivement de chair humaine et peut ainsi prétendre à la vie éternelle.

Pendergast se tut, le temps de contourner un énorme trou dans la route.

— Et alors?

— Vous en savez autant que moi.

— Qu’est-il arrivé à ce lion? Les villageois ont-ils fini par le tuer?

— Des chasseurs professionnels ont tenté de le pister, en vain, et il a continué à causer des ravages jusqu’à sa mort. S’il est mort, conclut Pendergast avec une mimique dramatique.

— Mais enfin, Aloysius! Vous savez aussi bien que moi qu’il ne peut pas s’agir du même!

— C’est peut-être l’un de ses descendants, porteur des mêmes caractéristiques génétiques.

— Et des mêmes goûts culinaires, ajouta Hélène avec un sourire carnassier.

Le soleil était couché lorsqu’ils parvinrent enfin au camp de Nsefu que recouvrait le manteau bleu de la nuit. Installé le long des eaux de la Luangwa, le camp était constitué de quelques *rondevaals*, des huttes de boue et de paille, que complétaient un bar en plein air et une dépendance ouverte, réservée aux repas des convives.

— C’est tout à fait charmant, dit Hélène en observant la disposition des lieux.

— Nsefu est le camp de safari-photo le plus ancien du pays, expliqua Pendergast. Il a été créé dans les années 1950 par le chasseur Norman Carr, à l’époque où la Zambie appartenait encore à la Rhodésie. Carr a été l’un

des premiers à comprendre que proposer aux touristes de photographier les animaux au lieu de les tuer était moins cruel, et plus lucratif.

— Merci de la leçon, professeur. Vous avez l'intention d'organiser un contrôle surprise après le cours?

Pendergast rangea le Land Rover sur l'aire poussiéreuse réservée aux voitures. Le bar et le réfectoire étaient déserts, le personnel s'étant retranché dans les huttes, mais les lumières du camp brillaient et le groupe électrogène ronronnait de toute sa puissance.

— Ils n'ont pas l'air très rassurés, constata Hélène en descendant du 4 × 4, accompagnée par le chant des cigales.

La porte de la *rondevaal* la plus proche s'écarta en dessinant un trait jaune sur la terre battue. Un homme en sortit, vêtu d'un short kaki soigneusement repassé que complétaient chaussettes montantes et rangers en cuir.

— Alistair Woking, le chef de district, glissa Pendergast à l'oreille de sa femme.

— Je n'aurais jamais deviné.

— Le personnage en chapeau de cow-boy australien qui l'accompagne est Gordon Wisley, le gérant du camp.

— Entrez, je vous en prie, les invita le chef de district en leur serrant la main. Nous serons plus à l'aise à l'intérieur pour discuter.

— S'il vous plaît, épargnez-nous ça ! s'écria Hélène. Nous avons passé la journée enfermés dans la voiture. Prenons plutôt un verre au bar.

— Eh bien..., balbutia Woking d'un air hésitant.

— Et tant mieux si le lion nous rend visite. Ça nous évitera de le traquer dans la brousse. N'est-ce pas, Aloysius?

— L'argument est imparable.

La jeune femme ouvrit la portière arrière du Land Rover et s'empara de l'étui de toile dans lequel était rangé son fusil. Son compagnon l'imita, passant en bandoulière une lourde boîte en fer contenant des munitions.

— Messieurs? dit-il. Si vous voulez bien nous indiquer le chemin?

— Très bien, répondit le chef de district, partiellement rassuré par la vue des armes de chasse. Misumu!

Un Africain coiffé d'un fez de feutre, une écharpe rouge autour du cou, passa la tête par la porte entrouverte de l'une des huttes du personnel.

— Nous souhaiterions prendre un verre, si ça ne t'ennuie pas.

Le petit groupe gagna le bar au toit de paille tandis que Misumu prenait place derrière le comptoir de bois poli, le visage crispé par la peur.

— Un Maker's Mark, commanda Hélène. Avec des glaçons.

— Deux, ajouta son mari. Avec des feuilles de menthe, si vous en avez.

— Du bourbon pour tout le monde, précisa Woking. Vous aussi, n'est-ce pas, Wisley?

— Ce que vous voulez, tant que c'est fort, répliqua ce dernier avec un rire nerveux. Quelle histoire!

Le barman remplit quatre verres et Pendergast porta le sien à ses lèvres afin de rincer la poussière qui lui desséchait le gosier.

— Racontez-nous les événements d'hier, monsieur Wisley.

Le gérant du camp, un grand gaillard aux cheveux roux, s'exprimait avec un fort accent de Nouvelle-Zélande.

— Tout a commencé après le déjeuner. Nous avions douze invités, le camp était au complet.

Tout en l'écoutant, Pendergast tira la fermeture éclair de l'étui contenant son fusil et sortit un Holland & Holland à double canon de calibre 465. Il ouvrit l'action et entama le nettoyage de l'arme.

— Qu'a-t-on servi au déjeuner?

— Des sandwiches. Jambon, dinde, kudu rôti et concombre avec du thé glacé. Nous proposons à nos invités un repas léger au déjeuner, à cause de la chaleur.

Pendergast hocha la tête tout en essuyant soigneusement la crosse de noyer.

— On avait bien entendu un lion rugir cette nuit-là dans la savane, mais il semblait s'être calmé avec l'arrivée du jour. Le phénomène n'a rien d'exceptionnel par ici, c'est même l'un des atouts du camp.

— Charmant.

— Je ne comprends pas ce qui a pu se passer. C'est la première fois que survient un tel drame.

Pendergast observa brièvement son interlocuteur avant de retourner à sa tâche.

— Si je comprends bien, il ne s'agit pas d'un lion de la région.

— Non. Plusieurs troupes cohabitent dans le coin et je connais tous les animaux de vue. Celui-ci était un mâle solitaire.

— De grande taille?

— De *très* grande taille.

— Digne de figurer dans les annales?

Wisley grimacha.

— Et même plus.

— Je vois.

— Le touriste allemand et sa femme, les Hassler, se sont levés de table les premiers. Il devait être 14 heures. D'après la femme, ils regagnaient leur *rondevaal* lorsque le lion a jailli des fourrés. Il a sauté sur son mari et lui a planté les crocs dans la gorge. La femme s'est mise à hurler tout ce qu'elle savait, le malheureux aussi, comme vous pouvez vous en douter, et nous avons accouru, mais le lion avait disparu dans la brousse en emportant sa proie. Une scène terrible. Le pauvre bougre poussait des cris terrifiants, et puis il s'est tu et on n'a plus entendu que le bruit de...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Mon Dieu, balbutia Héléne. Personne n'a pensé à prendre un fusil?

— Bien sûr que si, acquiesça Wisley. Nous avons l'obligation d'être armés lorsque nous partons en expédition avec les touristes, mais je n'ai pas osé me lancer à la

poursuite de l'animal. Comprenez-moi, monsieur Pendergast, je n'ai rien d'un tireur d'élite. J'ai tout de même tiré plusieurs coups en direction des bruits et le lion s'est éloigné dans la savane. Je l'ai peut-être blessé.

— Ce serait regrettable, rétorqua Pendergast sèchement. Il ne fait guère de doute qu'il aura traîné le corps dans son sillage. Avez-vous pensé à préserver ses traces sur le lieu de l'attaque?

— Bien sûr. Certaines d'entre elles ont pu être effacées dans la panique générale, mais j'ai tout de suite veillé à mettre en place un périmètre de sécurité.

— Excellente initiative. Je suppose que personne ne s'est aventuré dans la savane?

— Non. Ils étaient tous au bord de la crise de nerfs et nous avons évacué tout le monde, à l'exception d'un minimum de personnel.

Pendergast lança un coup d'œil vers sa femme. Elle aussi avait nettoyé son arme, un Krieghoff Big Five 500/416, tout en écoutant le récit de Wisley d'une oreille attentive.

— Le lion a-t-il fait parler de lui depuis?

— Non. Il a régné un silence de mort toute la nuit, comme aujourd'hui. Il est peut-être parti.

— C'est peu probable, à moins qu'il n'ait terminé de dévorer sa victime, répliqua Pendergast. Le lion ne s'éloigne jamais de plus d'un ou deux kilomètres lorsqu'il tient une proie. Qui l'a vu?

— Uniquement l'Allemande.

— Et elle affirme qu'il avait une crinière rouge?

— Exactement. Au début, elle était hystérique et prétendait qu'il était couvert de sang. Elle a fini par se calmer et nous avons pu lui poser quelques questions. Il semble que la crinière de l'animal était rouge vif.

— Comment pouvez-vous être sûr qu'il ne s'agissait pas de sang?

— Les lions sont presque maniaques avec leur crinière, intervint Hélène. Ils la nettoient régulièrement. Je n'ai

jamais vu de sang sur la crinière d'un lion, uniquement sur sa gueule.

— Que proposez-vous? questionna Wisley.

Pendergast avala une longue gorgée de bourbon.

— Il nous faut attendre l'aube. J'aurai besoin de votre meilleur pisteur et d'un porteur de fusil. Ma femme m'accompagnera, évidemment.

Comme Wisley et le chef de district l'observaient en silence d'un air perplexe, Hélène leur adressa un sourire.

Le premier, Woking s'éclaircit la gorge.

— J'ai bien peur que ce ne soit pas très... très régulier.

— Pourquoi? Parce que je suis une femme? s'étonna Hélène d'un air amusé. Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas contagieux.

— Non, non! s'empressa de corriger le chef de district. Mais nous nous trouvons dans une réserve naturelle et seules les personnes accréditées par les autorités sont autorisées à tirer.

— De nous deux, le meilleur tireur est encore ma femme, ajouta Pendergast. En outre, la chasse au lion se pratique toujours à deux.

Il marqua un léger temps d'arrêt avant de poursuivre :

— À moins que vous ne souhaitiez m'accompagner?

Woking ne répondit pas.

— Je ne laisserai pas mon mari s'aventurer tout seul dans la brousse, reprit Hélène. C'est bien trop dangereux. Il pourrait être blessé... ou pire.

— Je vous remercie de votre confiance, ma chère Hélène, grinça Pendergast.

— Aloysius, vous vous souvenez de cette antilope que vous avez manquée à moins de deux cents mètres? C'est comme si vous aviez raté une porte de garage à bout portant.

— Je vous en prie, il y avait un fort vent latéral. En outre, l'animal a bougé inopinément.

— Vous avez mis trop longtemps à viser. Vous réfléchissez trop, c'est bien votre problème.

Pendergast se tourna vers Woking.

— Ainsi que vous pouvez le constater, nous avons besoin l'un de l'autre. Ce sera les deux, ou personne.

— Très bien, soupira le chef de district. Qu'en pensez-vous, monsieur Wisley?

Le gérant du camp hocha la tête à contrecœur.

— Dans ce cas, rendez-vous demain matin à 5 heures. Je compte sur vous pour nous fournir un excellent pisteur.

— Nous avons l'un des meilleurs de toute la Zambie, Jason Mfuni, même s'il est surtout habitué à travailler pour des safaris-photos.

— Tant qu'il a des nerfs à toute épreuve, cela n'a guère d'importance.

— C'est le cas.

— Je vous demanderai d'avertir les populations locales afin qu'elles se tiennent à l'écart. Il est hors de question que quiconque vienne nous déranger.

— Inutile, le rassura Wisley. Les villages voisins sont déserts. À part nous, vous ne trouverez personne à trente kilomètres à la ronde.

— Comment les habitants ont-ils pu s'enfuir aussi vite? s'étonna Hélène. L'attaque n'a eu lieu qu'hier.

— Le Lion Rouge, rétorqua le chef de district, comme si ce nom expliquait tout.

Hélène et son mari échangèrent un regard dans un silence pesant, puis Pendergast se leva et prit la main de sa femme.

— Merci pour ce verre. À présent, si vous voulez bien nous montrer notre hutte?